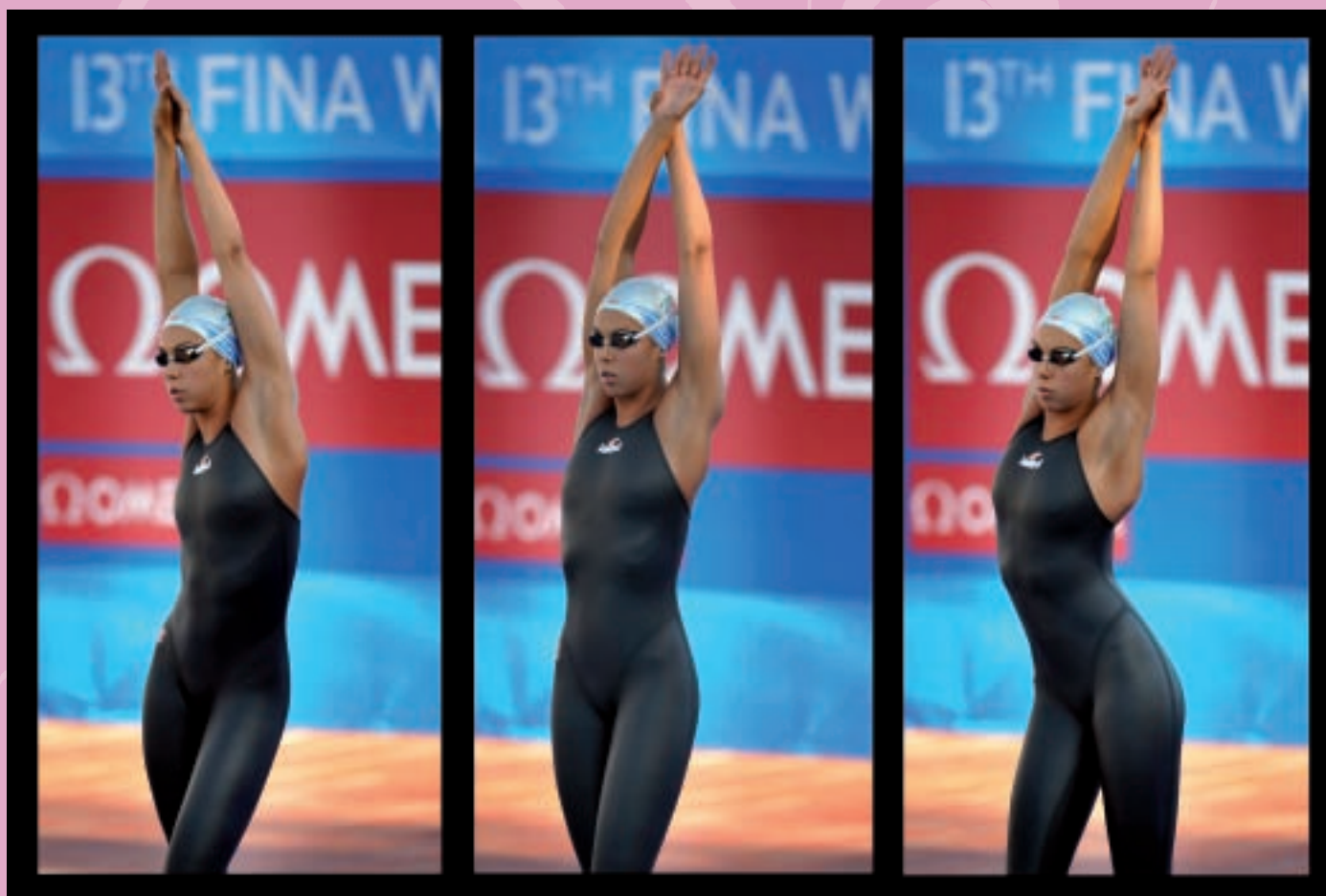


Où sont les femmes ?

« Une évidence s'impose : le sport a un sexe, et il est masculin. »

(Catherine Louveau dans *La sociologie française et la pratique sportive, 1875-2005 : essai sur le sport, forme et raison de l'échange sportif dans les sociétés modernes*)



L'Italienne Alessia Filippi s'étire avant de prendre le départ du 1 500 m nage libre aux Mondiaux de Rome : qui a dit que la natation n'était pas féminine et sexy ?

L'image du sportif renvoie souvent aux notions de musculature, de compétitivité ou de force, qui sont l'apanage de ce que l'on attribue traditionnellement à l'homme. La femme, elle, a longtemps été écartée des pratiques sportives, ou au mieux tolérée dans les disciplines dites « artistiques », telles que la danse, le patinage ou la gymnastique. L'histoire nous montre la complexité de l'acceptation du sport féminin, qui a été tour à tour autorisé et interdit pour des raisons culturelles mais aussi natalistes et politiques ! Aujourd'hui, les clubs ne sont plus fermés aux prétendantes féminines : la parité est de mise. Pourtant, être une femme et être sportive n'est pas une combinaison facile à revêtir. Partant de ce postulat, nous avons tenté de savoir si féminité et natation rimaient à l'unisson.

Dossier réalisé par Laure Dansart et Adrien Cadot

À l'heure d'aborder la question de la place des femmes dans le sport, et plus particulièrement en natation, nous nous sommes heurtés à différents obstacles. A commencer par la notion de féminité qu'il nous a fallu définir correctement (cf. encadré). Pour certains, le beach-volley incarne idéalement la féminité sportive : de belles et longilignes demoiselles, bronzées, étriquées dans des bikinis sexy... Une image d'Épinal qui remporte un franc succès, mais qui

demeure néanmoins trop caricaturale, trop proche des clichés machistes. En effet, comment peut-on décemment réduire les volleyeuses et les sportives en général à un simple statut de faire-valoir visuel. La performance n'entre-t-elle pas en ligne de compte ? Laure Manaudou, il faut l'admettre, a séduit la France par ses résultats autant que par sa plastique. Pourquoi alors le sport féminin a-t-il mis autant de temps à décrocher ses lettres de noblesse ?

Dans la Grèce antique, les femmes participaient aux compétitions sportives. Javelot, lancer de poids et lutte étaient pratiquées par des jeunes filles. Courtement vêtues, voire nues, elles n'en demeuraient pas moins des athlètes. « On cherchait à leur ôter toute délicatesse et toute tendresse efféminée en endurcissant leur corps, en leur imposant de s'exhiber nue dans les fêtes et les cérémonies. Le but était de faire des robustes vierges sans complications sentimentales qui s'accoupleraient au mieux », explique l'historien Henri-Irénée Marrou dans son ouvrage « Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité ». Avec la disparition de l'Empire romain au V^e siècle, la vision du corps féminin devient source de péché. Il faut le cacher !

Il ne se dévoilera plus, hormis comme objet d'art ou de médecine. Pour autant, les femmes ne resteront pas mollaissimes. Au XII^e siècle, l'impératrice Mathilde d'Anjou de Plantagenêt marque son époque en devenant la première dame à abandonner la position amazone pour monter à cheval comme les hommes. Au XVI^e siècle, Catherine de Médicis encouragera, de son côté, les maîtresses d'escrime. Toutefois, ces comportements demeurent marginaux. Le sport féminin

« Pendant la Première guerre mondiale, les femmes restées à l'arrière assurent le fonctionnement de l'économie française. On ne pourra plus leur enlever leur nouvelle place sociale la guerre terminée. »

n'est toujours pas d'actualité. La plupart du temps, les femmes se contentent d'accompagner leurs maris dans leurs « activités » : chasse, patinage, équitation, ski, etc.

Vers la moitié du XIX^e, les bienfaits des bols d'air et des bains de mer favorisent l'apparition des traités de gymnastique et contribuent à une transformation des pratiques sportives. En France, une percée s'opère dans la jeunesse des beaux quartiers, mais le sport reste une affaire d'homme ! Pierre de Coubertin, en

1896, déclarait d'ailleurs : « Techniquement les footballeuses et boxeuses qu'on a déjà tenté d'exhiber ça et là ne présentent aucun intérêt, ce seront toujours d'imparfaites doublures (...) Peut-être les femmes s'apercevront bientôt que cette tentative ne tourne pas au profit de leur charme ni même de leur santé. Par contre, il n'est pas sans intérêt que l'épouse puisse participer dans une assez large mesure aux plaisirs sportifs de son mari et que la même soit à même de diriger intelligemment l'éducation sportive de ses fils ».

(suite page 38)

Avec la longiligne Laure Manaudou, championne du monde 2004 du 400 m, le mythe des « épaulés de déménageurs » a du plomb dans l'aile.



Qu'est-ce que la « féminité » ?

Être « féminine », voilà un qualificatif bien subjectif ! Selon les pays, les époques, que l'on accepte un sens anthropologique, sociologique ou comportementaliste, souvent son sens varie. Sans entrer dans des considérations trop pointues, nous pouvons partir du postulat selon lequel certains types de caractères sont attribués plus généralement aux femmes qu'aux hommes. En règle générale, on retrouve l'idée de la grâce, de l'élégance et de la finesse. Une femme dégagerait une certaine douceur, aurait un corps harmonieux et de préférence voluptueux. On opposera féminine à virile... « L'inverse du côté rude et mal dégrossi de l'homme » en somme. Comment conserver sa féminité lorsque l'on doit nager, courir, être en sueur, avoir des vêtements pratiques destinés d'abord au confort de l'athlète ? Les danseuses n'ont en général pas de mal à garder leur « féminité », car ce trait est un élément important dans l'exercice de leur sport. Il en va de même pour la natation synchronisée, mais ce n'est pas le cas de toutes les disciplines.